

“ Ceux qu’on veut prendre estant pour la pluspart en langue hébraïque ”

Yann Sordet

▶ **To cite this version:**

Yann Sordet. “ Ceux qu’on veut prendre estant pour la pluspart en langue hébraïque ”: Des livres fort convoités : les hebraica et judaica de la bibliothèque de Mazarin. Il collezionismo di libri ebraici in Europa tra XVIIe XIXe secolo, Fondazione per I Beni cultirali Ebraici (Torino); Fondazione Luigi Firpo (Torino), Mar 2015, Turin, Italie. p. 117-139. hal-01550536v3

HAL Id: hal-01550536
https://hal.science/hal-01550536v3

Submitted on 4 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Ceux qu'on veut prendre estant pour la pluspart en langue hebraique »
Des livres fort convoités : les *hebraica* et *judaica* de la bibliothèque de Mazarin[*].

Yann Sordet, directeur de la Bibliothèque Mazarine,
Centre Jean Mabillon (École nationale des chartes, EA3624)

La plus remarquable bibliothèque hébraïque jamais constituée en mains privées fut sans doute celle du grand rabbin de Prague David ben Abraham Oppenheimer (1664-1736). Plus de 4 000 livres imprimés en hébreu, yiddish et araméen, et 700 manuscrits ont été réunis par cet auteur prolifique, qui fut en son temps l'un des plus grands dignitaires juifs du monde germanique, et dont l'activité de prospection systématique de livres bénéficia d'expertises, de moyens et de réseaux sans concurrence. Cette collection répondait à une triple motivation, religieuse, savante et incontestablement bibliophilique. Transférée de Prague à Hanovre, puis à Hambourg, elle sera finalement achetée par la Bodleian Library en 1829[1].

Elle avait détrôné une collection déjà exceptionnelle, en taille et en qualité, qui avait été constituée dans un contexte singulièrement différent. En effet, trois ans avant la naissance de David Oppenheimer, le cardinal Mazarin laissait à sa mort, dans la grande bibliothèque de son palais parisien, ce qui constituait peut-être alors la plus volumineuse réunion de livres hébreux en Europe. Elle comptait près de 800 unités, dont un peu plus de 100 manuscrits, d'après l'analyse en cours de l'inventaire après décès de la collection, dressé en 1661-1662. Cette source catalographique, insuffisamment sollicitée jusqu'ici, impose donc une réévaluation de cet ensemble d'*hebraica* (manuscrits ou imprimés en hébreu) et de *judaica* (ouvrages relatifs aux juifs et au judaïsme, publiés en latin ou dans les langues européennes, notamment par les hébraïsants chrétiens). Mais ses contours et son contenu restent difficiles à appréhender, du fait à la fois de la discontinuité de son histoire, du caractère sommaire voire approximatif des descriptions de l'inventaire, et de l'absence de marque de possession systématique sur les livres provenant de Mazarin. On insistera toutefois sur les enquêtes pionnières et les nombreuses hypothèses d'identification effectuées par Bertram Schwarzbach[2], et sur l'utilité des travaux bibliographiques récemment publiés par Lyse Scwharzfuchs et Marvin J. Heller[3].

Le volume de cette collection, même rapporté à la taille et à l'ambition du projet bibliothécaire de Mazarin dans son ensemble, ne peut laisser indifférent. Comment comprendre l'attachement particulier du cardinal et de ses bibliothécaires aux *hebraica* et aux *judaica* ? Dans quel contexte et selon quelles motivations ces livres ont ils été rassemblés ?

On rappellera que la bibliothèque personnelle de Mazarin est une entité historique multiple. Il constitua successivement plusieurs bibliothèques, dont les contours ne se recouvrent pas exactement, et dont la connaissance des contenus repose sur des sources fort hétérogènes du

[*] Cette contribution a profité de la relecture de Françoise Briquel-Chatonnet, directrice du laboratoire « Mondes sémitiques » (CNRS-UMR 8167), et de Chiara Pilocane, maître de conférence en *Ebraistica* à l'Université de Turin ; qu'elles en soient ici remerciées.

[1] Alexander Marx, « The History of David Oppenheimer's Library », dans *Id.*, *Studies in Jewish History and Booklore*, New York, The Jewish Theological Seminary of America, 1944, p. 238–255.

[2] Bertram Schwarzbach, « Les *hebraica* du cardinal Mazarin », dans *Mazarin, les Lettres et les Arts*, actes du colloque des 11-14 décembre 2002, Paris, Bibliothèque Mazarine ; Saint-Rémy-en-l'Eau, Monelle Hayot, 2006, p. 307-317 ; *Id.*, « Les incunables hébraïques du cardinal Mazarin et de la bibliothèque Mazarine », *Bulletin du Bibliophile*, 2011, p. 276-303.

[3] Lyse Schwarzfuchs, *Le livre hébreu à Paris au XVI^e siècle : inventaire chronologique*, Paris, BnF, 2004 ; *Ead.*, *L'Hébreu dans le livre lyonnais au XVI^e siècle : inventaire chronologique*, Lyon, ENS éditions, 2008 ; *Ead.*, *L'Hébreu dans le livre à Genève au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 2011. Marvin J. Heller, *The sixteenth century Hebrew book : an abridged thesaurus,* Leyde ; Boston : Brill, 2004, 2 vol. ; *The seventeenth century Hebrew book : an abridged thesaurus, Ibid.,* 2011, 2 vol.

point de vue de l'exhaustivité[4]. Il y eut d'abord la bibliothèque, plutôt modeste, que le jeune diplomate entré au service du pape et des Barberini, développa dans les années 1630 puis installa à partir de 1641 dans son palais romain du Quirinal. Elle conserva pendant quelque temps une existence séparée de celle de la bibliothèque parisienne. Aux dires du Père Jacob, la collection romaine était riche de 5 000 volumes[5], mais l'inventaire qui en a été conservé ne signale guère plus de 800 titres, parmi lesquels ne figure aucun *hebraicum*, et pour seul *judaicum* les *Institutiones linguae hebraicae* du Jésuite Georg Mayr , sans qu'on sache s'il s'agissait de l'édition de 1616 ou de celle de 1622[6].

Mazarin, passé au service de la France depuis 1639, élevé à la pourpre cardinalice en 1641, entra au conseil du Roi à la mort de Richelieu (décembre 1642) ; il fut nommé premier et principal ministre aussitôt après la mort de Louis XIII, en mai 1643. De cette période (fin 1642 - début 1643), datent le recrutement de Gabriel Naudé, la conception d'un projet bibliothécaire aussi ambitieux qu'inédit en France, et les premiers développements d'une collection de livres appelée à connaître en moins de dix années une croissance prodigieuse. Installée dès l'automne 1643 dans le nouveau palais parisien du cardinal, elle avoisina sans doute les 50 000 volumes[7] au moment où elle fut presque entièrement dispersée en vente publique, sous la Fronde (janvier-février 1652).

Universelle, alimentée par des campagnes massives d'acquisition effectuées à l'étranger, en Italie (avril 1645 - avril 1646), dans les pays germaniques (automne 1646), puis en Angleterre et Hollande (1647), elle a intégré des collections entières acquises pour le cardinal ; elle s'est en particulier enrichie d'une partie de la bibliothèque orientale laissée par l'antiquaire Claude Fabri de Peiresc (1580-1637), achetée à Paris lors de sa vente en 1647. Cette seconde bibliothèque de Mazarin, qui est sa première bibliothèque parisienne et restera la collection de livres la plus considérable de son temps, eut une existence singulièrement courte, puisque constituée à partir de 1642-1643, sa croissance s'interrompt en 1648 avec la Fronde, les difficultés puis l'exil de Mazarin, et elle est pour l'essentiel dispersée au début de l'année 1652. Le repérage des livres hébreux y est délicat, car on en connaît fort mal le contenu. Elle n'eut pas de catalogue à proprement parler. Tout juste dispose-t-on de listes partielles, à savoir le catalogue publié par Naudé de la bibliothèque du chanoine Jean Descordes, acquise en bloc à l'été 1643 (*Bibliothecae Cordesianae catalogus,* Paris, Vitré, 1643), des listes de dons, d'acquisitions et de reliure dressées par le bibliothécaire à fins comptables[8], et enfin les inventaires de récupération tenus en 1654 par François de La Poterie, qui a succédé à Naudé l'année précédente[9].

La seconde bibliothèque parisienne de Mazarin, (re)constituée à partir de 1653, sera la dernière bibliothèque personnelle du cardinal. Moins étendue que la précédente, elle rassemble un peu moins de 30 000 volumes à sa mort en mars 1661, qui font l'objet à partir de l'été suivant d'un inventaire exhaustif. Celui-ci a été conservé ; en cours d'édition, il donne à voir, en principe, le noyau historique de l'actuelle Bibliothèque Mazarine. Ce document, exceptionnel par sa taille, est conservé en deux éléments. Quelque 1800 feuillets (écrits au recto seul) rassemblés en trois volumes aujourd'hui conservés à la Mazarine, signalent environ 26 800 livres, presque exclusivement des imprimés[10]. Les manuscrits, conformément aux dernières intentions de

---

4 Pour un point récent sur l'histoire et les localisations des bibliothèques de Mazarin, voir Y. Sordet, « D'un palais (1643) l'autre (1668) : les bibliothèques Mazarine(s) et leur décor », *Journal des savants*, 2015, p. 79-138.

5 Louis Jacob, *Traité des plus belles bibliothèques publiques et particulières*, Paris, Rolet Le Duc, 1644, p. 95.

6 *Inventario delli libri che sono presentemente nella biblioteca dell emin^mo^ Sig. cardinal Mazzarino in Roma*, BnF, Mss, ms. it. 478, f. 1-18. Au f. 10v° : « Institutiones linguae hebraicae Georgei Mayr ».

7 L'estimation contemporaine la plus haute, récemment repérée, lui en attribue 56 000, Y. Sordet, « Le premier acte de 'donation au public' de la bibliothèque de Mazarin (1650) », *Histoire et civilisation du livre*, 2014, n° 10, p. 93.

8 BnF, Mss, n.a.f. 5764-5765.

9 BnF, Mss, n.a.f. 5765, f. 41 et suiv.

10 Bibliothèque Mazarine, ms. 4109-4111. Pour une analyse de ce document, voir Yann Sordet, « L'inventaire à défaut de catalogue : la dernière bibliothèque de Mazarin (1661-1662) », dans *De l'argile au nuage : une archéologie des catalogues (2^e^ millénaire av. J.C. – XXI^e^ siècle)* [exposition : Paris, Bibliothèque Mazarine ; Genève, Bibliothèque de

Mazarin, ont fait l'objet d'un inventaire séparé, qui occupe 96 feuillets. Ce dernier a rejoint la bibliothèque royale en 1668, à la faveur de l'échange forcé qui dépossédа la Mazarine de la quasi intégralité des manuscrits laissés par Mazarin (soit 2 400 unités), et de plusieurs séries de livres imprimés[11].

L'ensemble de ces sources ne permet pas de prendre toute la mesure du fonds hébraïque de la première bibliothèque parisienne de Mazarin. De toute évidence, à partir de 1654, François de La Poterie n'a pas formellement accusé réception de la totalité des livres récupérés après la Fronde. Aussi la part de la première bibliothèque parisienne réintégrée dans la seconde reste-t-elle difficile à mesurer. Mais plusieurs éléments nous invitent à conjecturer qu'une part importante des *hebraica* de Mazarin est à mettre au crédit de l'activité de son premier bibliothécaire, Gabriel Naudé, de 1643 jusqu'à la veille de la Fronde. En théoricien pionnier de la bibliothéconomie et de ce que l'on appellerait aujourd'hui la « politique documentaire », il avait, en plusieurs passages de son *Advis pour dresser une bibliothèque* (1627, réédité en 1644), fait figurer les livres hébreux au premier rang des secteurs d'acquisition à privilégier. D'abord en insistant sur la nécessité de développer des corpus textuels en langue originale : « Y mettre tous les vieux & nouveaux autheurs dignes de consideration, en leur propre langue & en l'idiome duquel ils se sont servis, les *Bibles & Rabins en Hebrieu*, les Peres en Grec & en Latin, Avicenne en Arabe, Bocace, Dante, Petrarque, en Italien... ». Ensuite en accordant une place privilégiée aux premiers auteurs de chaque faculté ou discipline, « parce qu'il est de la doctrine des hommes comme de l'eau, qui n'est jamais plus belle, plus claire & plus nette qu'à sa source ». Et là encore les études hébraïques sont convoquées en tête des exemples cités : « *Reuchlin qui a le premier escrit de la langue Hebraïque & de la Cabale*, Budee de la Grecque & des monnoyes, Bodin de la Republique, Coclès de la Physiognomie, Pierre Lombart & S. Thomas de la Theologie Scholastique, ont mieux rencontré que beaucoup d'autres qui se sont meslez d'en escrire depuis eux... »[12].

Par ailleurs, d'après ce que l'on sait de la topographie éditoriale du livre hébreu depuis le XV^{e} siècle, et de la géographie de sa diffusion dans les communautés ashkénazes ou séfarades après l'expulsion des Juifs d'Espagne (1492) et du Portugal (1496), on peut conjecturer que l'Italie d'une part, et le monde germanique d'autre part, furent les principaux marchés d'approvisionnement de Mazarin. Et l'ampleur des acquisitions effectuées par Gabriel Naudé dans l'un et l'autre espace (il rapporte 16 000 volumes d'Italie en avril 1646 ; et le voyage d'Allemagne a produit « trente balles » de livres)[13], nous incite à penser que la collection d'*hebraica* de Mazarin est essentiellement le fruit des prospections de son premier bibliothécaire. On observera justement que, des imprimés hébreux décrits dans l'inventaire après décès de 1661-1662, aucun ne porte de date d'impression postérieure à 1648. Les œuvres de l'hébraïsant protestant Johann Buxtorf le Jeune (1599-1664) publiées à Bâle en 1648 paraissant être les éditions les plus récentes à avoir été consignées (*Tractatus de punctorum vocalium ... in libris Veteris Testamenti Hebraicis* ; *Florilegium hebraicum*). Cet indice n'est certes pas décisif, car une part importante des notices d'*hebraica* ne comporte pas de date dans l'inventaire (du fait d'un défaut

---

Genève, mars-mai, septembre-novembre 2015], dir. Frédéric Barbier, Thierry Dubois et Yann Sordet, Paris, Bibliothèque Mazarine ; Éditions des Cendres, 2015, p. 263-271.

11 Malgré le titre ajouté en 1668 à ce document (*Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de feu Monseigneur le cardinal Mazarin, fait par nous Mr Pierre de Carcavy et Mr François de La Poterie, en conséquence de l'arrest du Conseil d'Estat du 12^{e} janvier 1668*), il s'agit tout simplement des cahiers de l'inventaire dressé sept ans plus tôt, où nous reconnaissons la main du libraire Antoine Vitré, l'un des quatre hommes requis pour l'inventaire général de la collection. Ces cahiers ont été directement utilisés en 1668 comme support de récolement et liste de transport. BnF, Mss, n.a.f. 5763, f. 142-237. Nous ne l'avions pas vu lorsque nous écrivions : « [si les manuscrits de Mazarin] ont fait l'objet dès 1661-1662 d'un inventaire séparé... celui-ci n'a pas été retrouvé », *L'inventaire à défaut de catalogue...*, art. cit., p. 267. Une copie fut ultérieurement effectuée de cet inventaire (en 1682-1683), ainsi que des listes des imprimés échangés en 1668, Bibliothèque Mazarine (désormais BM), ms. 4097-4100.

12 Gabriel Naudé, *Advis pour dresser une bibliothèque*, Paris, Targa, 1627, et réédition Paris, Rolet Le Duc, 1644 (chap. IV : *De quelle qualité & condition ils doivent estre*). Nous soulignons.

13 Lettre de Gabriel Naudé à Grémonville, éd. par Kathryn Willis Wolfe et Philip J. Wolfe, *Lettres de Naudé à Grémonville*, Paris ; Seattle ; Tübingen, 1986, p. 45-46.

d'expertise des rédacteurs, sur lequel nous reviendrons), et parce que rien évidement n'interdit de penser qu'un *hebraicum* antérieur à 1648 ait été acquis après 1653.

Pour l'heure seuls peuvent être déclarés présents en toute certitude dans la bibliothèque de Mazarin avant 1652 les titres ou exemplaires attestés par les sources fragmentaires évoquées précédemment. La part des livres hébreux est loin d'y être anodine. La collection Descordes, dont l'acquisition à l'été 1643 est considérée comme l'acte fondateur de la grande bibliothèque parisienne de Mazarin, contient, particulièrement dans la section des commentateurs bibliques, un petit nombre de *judaica*, ainsi que quelques classiques de la littérature rabbinique en traductions ou en éditions bilingues. L'ensemble représente une trentaine de titres, parmi lesquels on trouve les œuvres de Constantijn L'Empereur – son édition des *Middot* (Leyde, 1630) ou du *Sefer Halikhot Olam* (*Clavis Talmudica*, 1634) –, celles de Paul Fagius, ainsi que plusieurs impressions d'Isny, cette petite bourgade de l'Allgaü qui avait statut de ville libre d'Empire, et où Fagius et Élie Lévita avaient monté une importante imprimerie hébraïque au début des années 1540. On notera également la présence du commentaire de Maïmonide sur la Mishnà, accompagné de la traduction de Willem Hendrik Vorst ([*Hilkhot Yesode ha-Torà*] *Constitutiones de fundamentis legis*, Amsterdam, 1638). Et au sein des « Scriptores biblici », ont également été glissées les *Kabalisticae Precationes* de Julius Sperber (Magdeburg, 1600), facilité bibliographique qui manifeste un rapprochement ambigu entre Kabbale juive, Cabale chrétienne et formes modernes de l'hermétisme.

Les comptes tenus par Gabriel Naudé pour la période 1643-1647 documentent, au moins partiellement, la manière dont les acquisitions courantes ont complété le fonds constitué en 1643 autour de la collection Descordes[14]. Ainsi, la somme de 540 livres est-elle versée en 1543 au librairie parisien Sébastien Cramoisy, collaborateur régulier de Naudé, pour un ensemble d'éditions bibliques comprenant « les Bibles hébraïques des rabins » (f. 20). En décembre 1644 c'est un autre libraire de la rue Saint-Jacques, Antoine Bertier (1610 ?-1678), qui remet au bibliothécaire « le Thalmud contenant 14 volumes hebreux in folio impression de Lublin en Pologne excepté trois imprimez *Hanoviae* entier et complet collationné », contre la somme considérable de 700 livres[15].

Le registre des livres entrés dans la bibliothèque entre août 1643 et juillet 1644, également tenu par Naudé, constitue une autre source, précieuse mais précocement interrompue. Il recense quelque 2050 ouvrages, parmi lesquels figurent quelques rares *hebraica*, mais la plupart des publications des orientalistes des XVI^{e} et premier XVII^{e} siècle, tantôt acquises par le bibliothécaire, tantôt offertes au cardinal. Ainsi des impressions d'Antoine Vitré, et notamment son recueil d'alphabets orientaux de 1636 (*Linguarum orientalium hebraicae rabinicae samaritanae syriacae graecae arabicae turcicae armenicae alphabeta*, Paris, 1636). Ainsi du *Dictionarium hebraicum novum* de Johann Forster (Bâle, 1557), du dictionnaire trilingue de Sebastian Munster (Bâle, 1530), et de plusieurs manuels de grammaire à vocation pédagogique comme le *Mercurius quadrilinguis* (latin, allemand, grec, hébreu ; Bâle, 1637). Au sein des achats encore, les deux volumes de la Bible rabbinique dans l'édition de Léon de Modène (Venise, Pietro Bragadin, 1617-1618), ou bien la Bible imprimée avec les innovations typographiques de l'hébraïsant chrétien Elias Hutter (1553-1609)[16]. On signalera, en marge d'acquisitions essentiellement polarisées autour de la linguistique

---

[14] *Premier volume de despence, ou registre tant de la recepte que de la despence faicte pour la bibliothèque de Mgr. l'Éminentissime cardinal Mazarin, depuis le XV aoust 1643* (1643-1647), BnF, Mss, n.a.f. 5764(1), f. 16 et suiv.

[15] *Ibid.*, f. 27v^{o}. Cette série a été conservée, et identifiée par Bertram Schwarzbach dans les fonds de la Mazarine (B. Schwarzbach, « Les *hebraica*... », art. cité, p. 308). L'ensemble comprend très exactement le *Talmud* de Babylone, imprimé à Lublin en plusieurs « livraisons » successives entre 1617 et 1639, et relié en 11 volumes, postérieurement complété, comme dans d'autres exemplaires conservés de cette série, de trois traités (*Niddah*, *Ullin* et *Seder Tohorot*) imprimés à Hanau en 1618, 1620 et 1621 (Marvin J. Heller, *The Seventeen Century Hebrew Book*..., *op. cit.*, 2011, p. 357 et 383). La série est toujours reliée en 14 volumes, même si la couvrure du XVII^{e} siècle a été perdue lors d'un renouvellement des reliures au XX^{e} siècle, BM, 2°-2309-2322.

[16] *Biblia ebraea eleganti et majuscula characterum forma*, Cologne, 1603. Cette impression, appelée à devenir une curiosité typographique, fut conçue par Elias Hutter comme un outil pédagogique pour faciliter l'apprentissage de la langue hébraïque : deux types de matériel typographique très différents furent utilisés, l'un pour l'impression des lettres du radical de chaque mot, l'autre pour toutes les autres lettres.

et des éditions bibliques, la *Sphaera mundi* de l'astronome espagnol Abraham bar Hiyya Savasorda (1070-1136), à la fois en hébreu et dans la traduction latine donnée par Oswald Schreckenfuchs (Bâle, Henricpetri, 1546). Enfin, le laconique « Testament vieil ou bible hebraique in 12 velin », signalé comme offert au cardinal, désigne une édition qu'il est peu probable que nous puissions jamais identifier. Dans cette liste d'acquisition qui représente au total environ 2 050 titres, apparaissent en tout et pour tout une quinzaine de livres « hébreux » au sens large[17]. C'est bien peu, ce qui nous conforte dans le soupçon que les apports massifs d'*hebraica* viendront des campagnes de prospection à l'étranger effectuées en 1645-1647, pour lesquelles aucune liste ne paraît avoir été dressée ou au moins conservée.

A l'issue de ces campagnes, en 1649, Naudé dresse la liste des livres les plus précieux du cardinal – qui constitue en quelque sorte la réserve des livres rares de la collection : les *hebraica* représentent alors sept des cent-un titres sélectionnés[18]. En juin 1652, avant de quitter la France pour rejoindre Christine de Suède dont il a accepté l'invitation, Naudé sanctuarise à l'abbaye Sainte-Geneviève trente livres, parmi les plus chers aux yeux du cardinal, qu'il avait soustraits aux menaces de la Fronde. Dans cet ensemble figurent pas moins de trois manuscrits hébreux : une « *Biblia Hebraica vetustissima* dans une boete qui sert aussi de couverture grand in-4°», un « *Pentateuchus Samaritanorum*, ms *literis Hebraicis atque Arabicis* couvert de marroquin rouge doré... », et une « *Biblia Hebraica vetusta* en velin 4 couverte de cuir doré avec des estoilles d'or » (ill. 1)[19].

Si la vente aux enchères massive du début de l'année 1652 a été accompagnée d'un inventaire, même sommaire, celui-ci n'a pas encore été retrouvé. Il constituerait pourtant la source décisive pour connaître plus précisément le contenu de la première bibliothèque parisienne de Mazarin. À défaut d'inventaire, la vente a cependant laissé des traces sur les volumes, lesquelles permettent d'attester leur présence dans la collection et leur cession sous la Fronde. Portées à l'encre sur le plat des reliures, elles combinent un nom (celui de l'adjudicataire), un numéro de lot (précédé de la mention « cotté »), un prix, parfois un nombre de volumes[20]. On retrouve une mention de ce type sur la reliure du psautier quadrilingue de Johann Potken (*Psalterium in quatuor linguis Hebraea Graeca Chaldaea Latina*, Cologne, Johannes Soter, 1518) : elle indique que le volume, portant le numéro de lot 1427, a été adjugé pour la somme de 7 livres tournois à Jacob Chevalier, libraire-relieur installé rue Saint-Jean-de-Latran (ill. 2 et 3)[21].

Ces indications sont d'autant plus précieuses que les marques ou traces de provenance sont rares dans la bibliothèque du cardinal. Elles sont de trois ordres : reliures aux armes sur les exemplaires de dédicace et sur certains livres offerts ; mentions de piéçage de la main de Naudé dans les recueils factices ; envois manuscrits. On signalera ainsi un envoi précoce de Jacques Gaffarel, qui offrit en 1629 à Mazarin un exemplaire de ses *Curiositez inouyes sur la sculpture talismanique des Persans, horoscope des patriarches et lecture des estoilles*, dans une reliure de maroquin rouge ornée des abeilles des Barberini (Mazarin était alors diplomate au service du pape Urbain

---

[17] Je remercie Patrick Latour d'avoir mis à ma disposition sa transcription de l'*Inventaire des livres mis en la bibliotheque de Mons^r l'eminentiss^e cardinal Mazzarini depuis le V aoust MDCXLIII*..., BnF, Mss, n.a.f. 5764(2), 62 f.

[18] BnF, n.a.f. 5765, f. 80-81v°.

[19] Le contenu de ce précieux dépôt est conservée par une liste de la main de Naudé (BnF, ms. n.a.f. 5765, f. 72-73), et par l'accusé de réception du chanoine François Boulart, en passe de devenir abbé de Sainte-Geneviève (Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 3245, f. 26). Michel Garel a proposé d'identifier le premier de ces trois manuscrits avec l'actuel ms. Héb. 26 de la BnF, Bible copiée à Tolède par le scribe Hayyim ben Israël en 1472 (*Le cardinal, la Fronde et le bibliothécaire : les trente plus beaux livres de Mazarin*, Paris, Les éditions du Mécène, 2002, n°10). Le deuxième est aujourd'hui le ms. Arabe 6 de la BnF, et le troisième le ms. Héb. 29, une Bible copiée et enluminée en Castille à la fin du XV^e siècle, qui a conservé sa reliure au semé d'étoiles d'or exécutée au début du XVII^e siècle aux Pays-Bas, *cf.* Javier del Barco, *Bibliothèque nationale : Hébreu 1 à 32 : Manuscrits de la Bible hébraïque*, Turnhout, Brépols ; Paris, Bnf ; IRHT, 2011 (*Manuscrits en caractères hébreux conservés dans les bibliothèques de France*, 4), p. 186-194.

[20] I. de Conihout, « Les reliures de Mazarin », dans *Mazarin, les lettres et les arts*..., ouvr. cité, p. 278.

[21] BM, 2°-580. Le volume sera réintégré dans la bibliothèque à partir de 1653 : il se trouve consigné dans l'inventaire après-décès de 1661-1662 (BM, ms. 4109, f. 33).

VIII)[22]. L'ouvrage n'est certes pas un *hebraicum*, mais, censuré dès 1629 par la faculté de théologie de Paris, c'est l'un des premiers textes importants de l'hébraïsant qui, né un an avant Mazarin et un an après Naudé, fut l'un des principaux passeurs de la Cabale dans la France du premier XVII[e] siècle. Il entretenait d'excellentes relations avec Naudé qui, alors au service du cardinal Bagni, lui dédia en 1633 sa *Bibliographia politica*. Gaffarel fut aussi l'un des principaux rabatteurs du cardinal Richelieu, et son principal pourvoyeur de livres hébreux.

Et en cette matière comme en quelques autres Richelieu représente un modèle pour Mazarin. Certes il lui donna l'exemple d'un projet bibliothécaire, que Mazarin et Naudé réaliseront dans des proportions infiniment plus vastes, mais aussi, relativement au sujet qui nous occupe, il transmit à son successeur au ministériat un modèle développé en France depuis le XVI[e] siècle : celui du politique engagé dans le même temps à soutenir les études orientales, à développer une collection de livres orientaux, et à encourager la production philologique et typographique dans le domaine. Pour d'évidentes raisons philologiques et religieuses, l'hébreu avait toujours eu la primauté dans cette politique qui s'est également étendue aux langues arabe, turque ou arménienne.

Ses prémisses remontent au règne de Louis XII, lorsque dans les premières années du XVI[e] siècle l'entourage du jeune François d'Angoulême, qui n'est pas encore François I[er], soutient les travaux de François Tissard. L'helléniste, associé à l'imprimeur Gilles de Gourmont, fut le premier promoteur en France de la typographie grecque et de la typographie hébraïque. Après l'impression du *Liber gnomagyricus* en 1507, premier livre grec français, paraissait en 1508 le premier livre imprimé en hébreu, un recueil composite à vocation essentiellement linguistique comprenant un alphabet, une grammaire élémentaire (en fait une adaptation simplifiée de la grammaire hébraïque de Moshe ben Joseph Qimchi), l'oraison dominicale, un traité de numération et le *De judaeorum ritibus compendium*. L'affirmation d'une volonté de patronner les études grecques et hébraïques alors naissantes, à un moment où le roi de France revendiquait son héritage sur le Milanais, n'était pas anodine. Elle contribua de toute évidence à affermir la vocation de « Père des Lettres » du futur roi, et à engager les savants français à égaler et surpasser les Italiens dans cette expertise.

La qualité et la provenance de certains exemplaires conservés de la production imprimée de François Tissard et Gilles de Gourmont, sont à la fois révélatrices de ses ambitions et des soutiens dont elle a bénéficié. Ils sont revêtus des toute premières reliures à décor doré exécutées en France. La présence de fers aux armes royales – l'hermine d'Anne de Bretagne ou le porc-épic de Louis XII – avait conduit Émile Dacier à forger le nom d'« atelier des reliures Louis XII » pour désigner l'auteur de ces décors exceptionnels[23]. Mazarin posséda lui-même l'un des exemplaires ainsi reliés du premier *hebraicum* français, qui fait partie des plus précieux livres hébreux de sa collection (ill. 4 et 5).

La création par François I[er] des lecteurs royaux, à l'origine du Collège de France, constitue une étape importante dans ce processus politique de soutien aux études hébraïques et à la constitution de collections de livres hébreux. On sait ce que cette institution doit aux conseils de Guillaume Budé, maître de la Librairie du roi. La moitié des six premiers lecteurs, désignés en

---

[22] « Presenté a Monseign[r] Mazarin par son très humble serviteur Gaffarell ». Paris, Du Mesnil, 1629. BM 8°28479 Rés. Maz.

[23] Emile Dacier, « Les premières reliures françaises à décor doré : l'atelier des reliures Louis XII », dans *Trésors des bibliothèques de France*, t. V, fasc. XVII, 1933, p. 7-40 et fasc. XX, 1935, p. 186-192. L'exemplaire conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, qui rassemble les quatre impressions grecques de Tissard et Gourmont réalisées en 1507, fut alors offert à Jean Calluau, conseiller des requêtes du jeune duc François de Valois depuis 1506, puis maître des requêtes du roi à partir de 1509, charge qui passera à sa mort, en 1522, à Guillaume Budé. Cf. Y. Sordet, « Recueil des quatre premières éditions grecques de l'humaniste François Tissard », dans *Paris capitale des livres, le monde des livres et de la presse à Paris, du Moyen-Âge au XX[e] siècle*, dir. Frédéric Barbier, Paris, Paris bibliothèques ; Presses universitaires de France, 2007, n[o] 42. Sur les deux premiers siècles de développement des études hébraïques en France, on lira la thèse récemment publiée de Sophie Kessler-Mesguich, *Les études hébraïques en France, de François Tissard à Richard Simon, 1508*-1680, Genève, Droz , 2013.

1530, sont nommés pour l'hébreu : Agacio Guidacerio, François Vatable et Paul Paradis (dans le même temps Pierre Danes et Jacques Toussaint sont nommés pour le grec, et Oronce Fine pour les mathématiques ; quatre ans plus tard Barthélemy Masson – Latomus – est appelé à la chaire d'éloquence latine). Les langues orientales autres que l'hébreu firent leur entrée au Collège dans un second temps, avec Guillaume Postel en 1538, puis avec Arnould de L'Isle spécifiquement désigné pour la langue arabe en 1587.

L'action de Richelieu est à considérer dans cette tradition. Elle combine soutien aux études, promotion de la production imprimée (dans un double souci scientifique et missionnaire), et captation des objets de savoir, non sans brutalité. Richelieu pratique aisément le don forcé voire la confiscation : ainsi de la bibliothèque orientale du maronite Gabriel Sionite, qui avait chez lui les manuscrits laissés par Savary de Brèves et travaillait à la Bible polyglotte de Lejay. En 1640, alors que Sionite était enfermé à Vincennes, Richelieu dépêcha le libraire Antoine Vitré pour faire saisir à son domicile les volumes, dont plus tard le roi paiera l'acquisition aux héritiers de Savary de Breves.

Lorsque Mazarin et Naudé entreprennent, au début des années 1640, de constituer ce qui sera la Mazarine, la convoitise et la curiosité pour le livre hébreu sont donc déjà bien établies, et l'action politique d'un Richelieu comme l'activité savante d'un Gaffarel en constituent les plus récentes manifestations.

Le contenu de la seconde bibliothèque parisienne de Mazarin, que le cardinal laisse à la postérité à sa mort en 1661, se laisse *a priori* examiner avec plus de précision, non pas tant parce que les volumes en ont été en principe conservés (à la Mazarine pour plus de 23 000 d'entre eux, le reste à la Bibliothèque royale depuis 1668, soit, d'après la prisée de mars 1668, quelque 2400 manuscrits et près de 3700 imprimés), que parce qu'un inventaire exhaustif en a été dressé[24]. Les livres orientaux ou non latins (arabes, persans, turcs, arméniens, hébreux etc.), aussi bien manuscrits qu'imprimés, y sont particulièrement nombreux.

La prospection des livres hébreux dans cet inventaire fait apparaître trois éléments marquants – hormis l'importance du corpus. D'abord, ils forment des blocs homogènes dans l'espace de la collection. L'inventaire, servilement dressé dans l'ordre des tablettes, offre en quelque sorte une restitution topographique de la collection à la mort du cardinal. Au sein des imprimés, un premier massif rassemble 176 *hebraica* de format in-folio (ms. 4109, f. 27-35), puis un second 501 éditions de format in-4°, in-8° et in-12 (*ibid.*, f. 330-359). Il y eut donc bien, par delà la diversité de sujet (textes bibliques, talmuds, ouvrages pédagogiques, traités d'enseignement de la langue hébraïque aux chrétiens, grammaire, philosophie), conscience d'une collection au sein de la collection, qui manifestait cohérence et compacité, et devait immanquablement attirer l'attention des visiteurs. Particularité que les *hebraica* partagent avec d'autres ensembles dans la bibliothèque de Mazarin, comme les livres de l'imprimerie royale ou bien les manuscrits.

Quelques imprimés hébreux ont toutefois échappé à ce regroupement, peut-être pour des raisons de contiguïté thématique, ou du fait de circonstances d'acquisition particulières. Moins d'une centaine d'ouvrages sont concernés (73 unités repérées), parmi lesquels dominent les publications en langues multiples (éditions bibliques polyglottes, vocabulaires, grammaires ou traités de la langue hébraïque dont le texte principal est en latin). Aussi ces ouvrages dispersés ne relativisent-ils que très partiellement le principe d'un regroupement des *hebraica* dans la topographie de la collection. En l'état actuel de nos pointages, l'ensemble représente donc 750 unités bibliographiques, en 757 volumes (du fait des recueils factices rassemblant plusieurs éditions sous une même reliure et des éditions en plusieurs volumes).

La même présentation massée se retrouve au sein de la section des manuscrits. Hormis une Bible sur vélin signalée parmi d'autres manuscrits in-folio[25], tous les autres manuscrits hébreux se trouvent groupés, presque en fin d'inventaire, à la fin d'une section consacrée aux

[24] *Cf.* supra notes 10 et 11.
[25] BnF, Mss, n.a.f. 5763, f. 145.

manuscrits orientaux (arabes, persans, turcs, mais aussi quelques unités en syriaque, copte ou chinois)[26] ; l'ensemble représente un peu plus de 100 unités codicologiques[27].

Une deuxième observation concerne la qualité des descriptions bibliographiques, sommaires comme dans l'ensemble de l'inventaire, mais en général suffisantes pour que l'on soupçonne chez le rédacteur une pratique au moins élémentaire de la langue hébraïque. Celle-ci est d'autant plus évidente qu'un petit nombre seulement des volumes concernés portaient alors, sur les gardes ou au feuillet de titre, des éléments manuscrits d'identification ou de traduction en latin, français ou italien. On connaît depuis peu les rédacteurs de l'inventaire, au nombre de quatre, dont les mains ont été précisément identifiées[28]. Les principales sections consacrées aux *hebraica* sont de la main de l'imprimeur-libraire Antoine Vitré (vers 1590 ? – 1674). L'homme est bien connu des réseaux orientalistes, et avait été l'un des principaux acteurs du dispositif philologico-typographico-politique de Richelieu : nommé « imprimeur du roi pour les langues orientales » dès 1630, il avait été chargé par le cardinal ministre de racheter en 1632 les précieux poinçons de caractères arabes, persans, turcs et syriaques que l'ambassadeur à Istanbul Savary de Brèves avait fait graver à Rome. Et lorsque Richelieu avait souhaité soutenir l'activité missionnaire française dans l'Orient chrétien, et lutter contre les offensives protestantes au Levant tout en défendant vis-à-vis de Rome une politique toute gallicane d'indépendance, c'est à Antoine Vitré qu'il s'était encore adressé. L'imprimeur et la Société typographique des usages, association de libraires parisiens principalement constituée pour l'édition des livres d'office reformés d'après le concile de Trente, en échange de privilèges exclusifs pour cette production, avaient alors imprimé nouveaux testaments, catéchismes et grammaires dans les langues orientales, pour être diffusés gratuitement aux missionnaires d'Orient. Vitré enfin, avec l'aide de son confrère Blaise, avait dressé l'inventaire après décès des livres de Richelieu en 1643. On notera cependant que bien des identifications lui ont résisté – *e.g.* « un livre en hébreu, imparfaict, non relié, 4° » (ill. 6) −, qui s'expliquent également par les contraintes de délai d'exécution de l'inventaire, lequel ne devait pas avoir la vocation d'un catalogue de bibliothèque. Les autres rédacteurs, pour leur part, ne cachent pas leur désarroi quand ils rencontrent tel ou tel *hebraicum* isolé dans les sections qui leur ont été confiées. Ainsi de François de La Poterie, bibliothécaire de Mazarin depuis la mort de Naudé en 1653 : « Quatre livres hebreux dont on ne connoist pas les tiltres. 4° » (ms. 4111, f. 437).

Enfin, un très grand nombre d'*hebraica* se trouvent signalés par une croix portée dans la marge de l'inventaire (ill. 6). Cette marque désigne très précisément les livres qui, à l'initiative de Colbert, ont été prélevés dans la collection en 1668 pour alimenter la bibliothèque du Roi. Signe de repérage (en amont de la sélection) ou de récolement (au moment du prélèvement), elle identifie les volumes qui ne quitteront pas le palais Mazarin au printemps 1668 pour rejoindre la nouvelle Bibliothèque Mazarine édifiée rive gauche, mais qui intégreront la bibliothèque du roi toute proche. Ce prélèvement, qui prit la forme d'un échange acté par un arrêt du conseil du Roi du 12 janvier 1668, avait été envisagé dès la fin de l'année précédente. À notre connaissance, l'expression la plus ancienne de cette intention remonte au 20 décembre 1667 : à cette date Pierre de Carcavi, commis à la garde de la bibliothèque du roi, faisait part à l'avocat Gomont, rapporteur des exécuteurs testamentaires de Mazarin, du désir du roi de prendre à la Mazarine « tous les manuscrits ensemble, beaucoup de livres hebreux, arabes et autres »[29]. Au premier rang de la convoitise royale, à laquelle tentèrent sans succès de s'opposer certains membres du conseil de fondation du collège Mazarin, figurent donc à la fois les manuscrits et les *hebraica*. Signe de l'ampleur de ces ensembles, de leur notoriété, de leur place privilégiée au rang des trésors de la

[26] *Ibid.*, f. 231-235.
[27] Précisément 101 d'après notre relevé, à quoi nous pouvons ajouter 6 manuscrits en araméen ou samaritain décrits *passim*.
[28] Yann Sordet, « L'inventaire à défaut de catalogue : la dernière bibliothèque de Mazarin (1661-1662) », *art. cit.*, p. 269.
[29] Archives nationales, MM 462, f. 278.

collection, et de leur importance symbolique dans ce processus de *captatio* et de *translatio* au profit de la bibliothèque royale. Deux libraires, Frédéric Léonard et Sébastien Mabre-Cramoisy, ont été chargés de la prisée de la collection, qui devait servir à établir les conditions de la transaction. L'examen a été conduit du 3 au 9 mars 1668. Leur rapport confirme le fait que les livres hébreux constituaient l'ensemble le plus convoité de la bibliothèque laissée par Mazarin. Ils figurent au premier rang de la courte synthèse donnée par les libraires en guise de description de la collection : « nous avons estimé que les manuscrits montent à la quantité de deux mille cent cinquante six volumes de toutes grandeurs, sçavoir cent deux en langue hebraïque, trois cent quarante trois en arabe, samaritain, persan, turc, et autres langues orientales, deux cent vingt neuf en langue grecque, quatorze cent quatre vingt deux en langue latine, italienne, françoise, espagnolle et autres langues de l'Europe » ; « à l'esgard des livres imprimez, [...] ceux qu'on veut prendre estant pour la pluspart en langue hebraique, allemande et angloise... »[30].

Le corpus est fort diversifié de contenu, et de fait l'ampleur des acquisitions effectuées depuis les années 1640 avait été telle que seule la bibliothèque de Mazarin, au milieu du XVII[e] siècle, était susceptible d'offrir une aussi large représentation de l'offre existante en matière de livres hébreux. On y retrouve en effet les quatre répertoires principaux que sont : les textes sacrés et commentaires bibliques ; les *rabbinica* (Mishnà, traités du Talmud, *She'elot u-Teshuvot* d'Ibn Adret, *Mishneh Torà* de Moïse Maïmonide...) ; la production scientifique (principalement médecine, astronomie et comput) ; la linguistique au sens large. Ce dernier segment comprend une part non négligeable de *judaica*, à savoir des grammaires, traités de ponctuation, alphabets ou rudiments de la langue hébraïques, ouvrages d'hébraïsants juifs comme non juifs, qui mêlent caractères hébreux et latins. On retrouve là l'ensemble de la production européenne du XVI[e] siècle et du premier XVII[e] [31]. Parmi les grammaires fondamentales, celles d'Agacio Guidacerio (1477-1542), de Jean Cinquarbres (1514-1565) et Louis de Dieu (1590-1642). La grammaire de Qimchi y apparaît naturellement dans plusieurs éditions : l'abrégé donné par Tissard et Gourmont en 1508[32], dont on connaît l'importance pour l'histoire de la typographie hébraïque en France, mais surtout l'édition commentée de Constantijn L'Empereur (Leyde, 1631) ou celle d'Andrea Real (Lyon, 1646).

La plupart des controverses philologiques y sont représentées, par le rapprochement d'ouvrages contradictoires, conformément à une exigence à la fois scientifique et bibliothéconomique que Naudé avait formulée dès 1627 dans l'*Advis*. Le « maître des rabbins » Johann Buxtorf (1564-1629), titulaire de la chaire d'hébreu à la faculté de théologie de Bâle, y est bien présent, notamment par plusieurs éditions de son *Epitome grammaticae hebraeae* (Bâle, 1630) et par son *Institutio espitolaris heabraica* (Bâle, 1629). Ces livres voisinaient, sur les même tablettes, avec ceux de son principal contradicteur, le protestant Louis Cappel (1585-1658), qui tint la chaire d'hébreu de l'académie de Saumur. Son *Arcanum punctuationis* (Leyde, 1624), et sa *Diatriba de veris et antiquis Ebraeorum literis* (Amsterdam, 1645) défendaient l'idée selon laquelle les points-voyelles et les accents du texte hébreu de l'Ancien Testament étaient issus de la tradition massorétique, hypothèse médiévale que Buxtorf avait toujours refusée, qui attribuait à Esdras l'invention des points-voyelles[33].

Toutefois, sur la base des seules entrées de l'inventaire, l'identification d'une édition précise, pour ne pas dire d'un exemplaire, reste hasardeuse. Dans bien des cas seules des conjectures nous sont raisonnablement permises, ce que reconnaissait Bertram Schwarzbach, qui s'est essayé à localiser, à la Bibliothèque nationale de France, les imprimés hébreux provenant de Mazarin[34]. La BnF conserve aujourd'hui trois des huit livres imprimés dans l'atelier de Obadiah,

---

[30] BnF, Mss, n.a.f. 5763, f. 4-5.

[31] BM, ms. 4109, f. 343-48, *passim*.

[32] Elle apparaît dans l'inventaire sous la forme laconique et anodine « Grammatica lingua hebraea. Paris. 1508. 4º », BM, ms. 4109, f. 342.

[33] *Ibid.*, f. 347.

[34] Sur la base d'une copie postérieure de l'inventaire dressé pour l'échange de 1668 (BM, ms. 4100). B. Schwarzbach, « Les *hebraica... », art. cit.*, p. 309 et p. 417.

Menasheh et Benjamin de Rome entre 1469 et 1472, qui est très vraisemblablement la première officine typographique hébraïque de l'histoire. Sa production, à la typographie primitive (« *vetusto quadrato charactere* »), avait été isolée dès la fin du XVIII[e] siècle par Giovanni Bernardo De Rossi, le premier grand incunabuliste du livre hébreu, qui avait reconnu leur ancienneté (« *ante 1480* ») sans pour autant leur assigner un lieu ni une date d'édition précis[35]. Rien n'interdit de supposer, dans l'absolu, que l'un des deux exemplaires du *Commentaire sur le livre de Daniel* de Gersonide conservé à la BnF, ait pu appartenir à Mazarin et faire partie du prélèvement de 1668. Du moins ne porte-t-il aucune provenance qui viendrait contredire cette hypothèse[36]. Mazarin aurait ainsi possédé, sans le savoir, au moins l'une des huit éditions incunables issues du premier atelier d'imprimerie hébraïque que l'histoire ait connu. Mais est-il possible de se fonder sur la seule mention « Commentarius Danielis. hebraice. 4° » (Ms. 4109, f. 333) pour le soutenir, alors que bien d'autres éditions, également localisées à la BnF, pourraient prétendre à cette identification (Ferrare, 1551 ; Venise, 1592 ; Amsterdam, 1633) ? L'hypothèse tient, mais n'est qu'une hypothèse.

De même, trois entrées différentes de l'inventaire, à savoir « Sepher mithvoth haggadol. hebr. fol. », « Sepher mithvoth haggadol Rabbonou Mosché. hebr. fol. » et « Sepher mithvoth Aggadol. hebr. fol. » (ms. 4109, f. 33 et 34) désignent assurément, chacune, une édition du *Grand livre des préceptes* (*Sefer Mitsvot Gadol)* de Moïse de Coucy (12..-1240), commentateur du Talmud et l'un des principaux tossafistes français du Moyen-Âge. Il en existe plusieurs éditions susceptibles d'avoir été acquises pour Mazarin, notamment deux incunables (Rome, *circa* 1469-1472 ; Soncino, 1488) et plusieurs éditions vénitiennes au XVI[e] et au début du XVII[e] (1522, 1547, 1604). Un seul exemplaire de la *princeps* est aujourd'hui conservé en France, à la BnF[37]. Mais il ne peut s'agir de l'un des deux volumes décrits en 1661-1662, puisqu'il a été acquis par la Bibliothèque royale auprès d'un libraire en 1841, et non pas à la faveur de la transaction de 1668[38]. Du moins peut on assurer que trois éditions au moins du *Livre des préceptes* sont concernées : la logique de l'inventaire, qui procède selon la topographie de la collection, écarte toute hypothèse de notice redoublée ou d'ubiquité de signalement. Dernier exemple : des notices aussi évasives que « Interrogationes et responsiones » ou « Interrogata et responsa, hebraice. Fol. // Idem. Hebraice. Fol. » (ms. 4109, f. 332 et 335) pourraient décrire une des nombreuses éditions du *She'elot u-Teshuvot* [*Quaestiones et Responsa*], et pourquoi pas la première, là encore due à l'atelier d'Obadia, Menasheh et Benjamin de Rome (1469-1472). Mais aucun exemplaire localisé ne vient à l'appui de cette identification. Celui que conserve aujourd'hui la Bibliothèque Mazarine est issu des confiscations révolutionnaires, et provient de la bibliothèque de Richelieu[39].

Ces difficultés à en préciser le contenu, ainsi qu'à en localiser les volumes en toute certitude sur la base des indices aujourd'hui disponibles, est une caractéristique paradoxale de la collection de livres hébreux de Mazarin, qui se singularise par ailleurs par son ampleur et une absence de réelle dispersion.

Pour synthétiser, la convoitise pour les livres hébreux au milieu du XVII[e] siècle s'explique par la convergence de plusieurs facteurs, dont la prégnance est pour l'essentiel perceptible avant l'activité de Mazarin, et que nous pouvons résumer ainsi :

1) le développement et l'institutionnalisation d'un orientalisme soutenu par le pouvoir politique depuis le début du XVI[e] siècle ;

---

35 G.-B. De Rossi, *Annales Hebraeo-typographici sec. 15*., Parme, 1795, p. 124 (II-12).

36 Levi ben Gerson, *Perush Daniel,* [Rome : Obadiah, Menasheh et Benjamin de Rome, 1469-1472] ; in-fol. BnF, Rés. A 17875(2), *cf.* CIBN Heb. 21 et ISTC il00189800.

37 [Rome : Obadia, Menasheh et Benjamin de Rome, *circa* 1469-1472, in-fol.]. BnF, Rés. vélins 110, *cf.* CIBN Heb. 25 et ISTC im00866220.

38 Je remercie Nathalie Coilly et Denise Hillard pour cette information fondée sur le registre d'entrée de la BnF, et qui ne figure pas dans la notice du CIBN publiée en 1983 (Heb. 25).

39 Salomon ben Abraham ibn Adreth, *She'elot u-Teshuvot* [*Quaestiones et Responsa*], [Rome : Obadia, Menasheh et Benjamin de Rome (1469-1472)], in-8° (ISTC is00625100). BM, Rés. A 13720.

2) l'implication des savants hébraïsants dans la circulation des textes, et dans la prospection active de livres et manuscrits hébreux, rassemblés à la fois pour l'étude et pour l'enrichissement de quelques grandes collections personnelles à vocation « publique » ;

3) l'importance de la dimension sacrée de la langue et des textes concernés, et la prise en compte par le collectionneur de hiérarchies d'ordre théologique ou philologique ; si l'on s'intéresse à la médecine (par exemple aux traductions en hébreu du canon d'Avicenne), on recherche surtout les manuscrits et éditions bibliques, talmudiques et rabbiniques, ainsi que la grammaire comme propédeutique à l'appréhension de ces corpus ;

4) une attraction plus ou moins explicite pour la cabale (y compris à la faveur d'approches approximatives susceptibles de mêler, comme chez Gaffarel, exégèse rabbinique, cabale chrétienne et herméneutique) ;

5) un intérêt naissant pour les « curiosités typographiques ». Cette considération proprement bibliophilique est évidente de la part de Mazarin, dont la bibliothèque est largement et précocement ouverte aux *exotica*, et accueille notamment les premières impressions en langue arménienne (1512/1513)[40]. Mais elle est délicate à apprécier précisément, en particulier dans un domaine – la bibliographie hébraïque – qui ne disposait pas encore d'instruments de référence (il faudra attendre les travaux de Giovanni Bernardo De Rossi dans le dernier tiers du XVIII[e] siècle), et où les identifications restaient souvent approximatives.

Le développement de cette collection de livres hébreux, alors sans équivalent, constitue de toute évidence l'un des axes les plus ambitieux et les plus visibles en son temps du vaste projet bibliothécaire de Mazarin. Il a vraisemblablement contribué à un phénomène de raréfaction sur le marché, que l'on observe également sur d'autres corpus très spécialisés[41]. La transaction de 1668 avec la bibliothèque du roi retira à la Mazarine, on l'a dit, l'essentiel de cet ensemble. Mais l'apport considérable des confiscations révolutionnaires a permis en quelque sorte la reconstitution d'une collection de livres hébreux aujourd'hui estimée à 1200 titres antérieurs au XIX[e] siècle. Elle se caractérise par une grande diversité de provenances, et renseigne sur la place des *hebraica* en France dans les bibliothèques personnelles ou conventuelles, avant comme après Mazarin : bibliothèque de la Sorbonne et à travers elle de Richelieu ; bibliothèque de l'Oratoire et à travers elle de Achille de Harlay (1581-1646), comprenant notamment une importante collection de manuscrits orientaux réunis lors de son ambassade à Constantinople (1611 à 1619) ; bibliothèque des Minimes de Paris, du chancelier Séguier, des Jacobins de la rue Saint-Honoré, etc. Ainsi, malgré la discontinuité qui caractérise son histoire, la collection de livres hébreux de la Bibliothèque Mazarine reste l'un des plus remarquables fonds constitués en Europe avant le XIX[e] siècle.

Légendes.

Ill. 1. *Bible*, avec listes massorétiques, copiée et enluminée en Castille, vers 1470-1480 (BnF, ms. Hébr. 29), f. 4v°-5.

Ill. 2 et 3. Johann Potken, *Psalterium in quatuor linguis Hebraea, Graeca, Chaldaea, Latina*, Cologne, Johannes Soter, 1518 (Bibl. Mazarine, 2°- 580).

---

[40] Sur le sujet, voir *Le livre arménien de la Renaissance aux Lumières : une culture en diaspora*, dir. Mikaël Nichanian et Yann Sordet, Paris, Bibliothèque Mazarine , Éditions des Cendres, 2012, en part. p. 11 et 45-46.

[41] Voir par exemple le cas de la circulation des manuscrits de littérature lyrique occitane, étudiée par Jean-Baptiste Camps, « L'histoire externe des chansonniers des troubadours en France du XVI[e] au XVIII[e] siècle », communication au colloque *La réception des troubadours en Languedoc et en France (XVI[e]-XVIII[e] siècles)*, Université Toulouse II - Le Mirail, 11-13 octobre 2011, actes en cours de publication.

Ill. 4 et 5. *Grammatica hebraica* [*et alia opera*], éd. François Tissard, Paris, Gilles de Gourmont, 1508 (Bibl. Mazarine, 4°-11578 Rés.).

Ill. 6. Inventaire après décès de la bibliothèque de Mazarin, 1661-1662 (Bibl. Mazarine, ms. 4109, f. 333).